

CHRONIQUE CANADIENNE.

SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, 1847.



Je ne sais quel mauvais génie m'a poussé un bon matin, à vous promettre, amis lecteurs, et à vous surtout, gentilles lectrices, une causerie de salon sous la forme d'une *Revue du mois*. C'était bien aimable de ma part ; mais le désir de vous plaire et de vous amuser un peu, ne justifie pas cependant ma témérité. J'aime à causer. En cédant à ce penchant, à cet amour de récits et de contes, qui fait nos délices à nous pauvres ouvriers de l'esprit, j'oubliais combien peu nos mœurs et notre condition sociales offrent d'inspiration, d'alimentation à ce genre d'écrits ; j'oubliais surtout les mille préoccupations qui m'assiègent dans la carrière ardue du journalisme. J'oubliais que j'appartiens maintenant tout entier à la presse militante et combattante, qui ne laisse pas à ses soldats plus de loisirs que n'en laissait jadis aux siens le petit caporal *quand il fatiguait la victoire à le suivre*. Je m'imposai la tâche de chroniqueur sans penser à tout cela. La chronique des salons de la capitale du Canada me souriait. Elle resplendissait en perspective de couleurs vives et attrayantes. A travers le prisme de l'imagination, elle était séduisante, ravissante de grâces et de beauté. Elle promettait d'être aimable, spirituelle, que sais-je enfin. Elle ne pouvait manquer dans tous les cas d'être d'un piquant intérêt. Je me laissai prendre à ce rêve doré. Je suivis ma chimère et je puis vous assurer que c'était bien une illusion d'optique s'il en fut jamais, de la pure fantasmagorie, car au fond, il n'y avait rien, moins que rien.

On peut remplir des colonnes de journal de politique toute crue ou vingt fois réchauffée, de nouvelles neuves ou vieilles, de faits plus ou moins curieux, étranges mirabolants, d'accidents, de choses incroyables palpitantes d'intérêt, de naissances, de morts, de mariages. C'est facile, on fait cela à coups de ciseaux ou à grands traits de plume. Il y a matière ; mais pour une causerie de salons c'est bien différent. *Anne ma sœur, ne vois-tu rien venir ?* La pauvre Anne regarde en vain de tous côtés et la chronique est aux ahois. Le sujet et la matière manquent. On peut tout à son aise contempler les étoiles qui scintillent à notre beau ciel, rêver d'amour et de bonheur, méditer les vanités de ce monde où bien travailler à toutes espèces de choses, excepté à une chronique. Essayez-en un peu pendant quelques mois et vous m'en direz des nouvelles. C'est qu'autour de nous il y a encore absence complète de tout ce qui inspire la littérature légère, surtout de tout ce qui alimente la causerie de salons, puisqu'il n'y a pas de salons. Que voulez-vous ? il faut bien prendre les choses comme elles sont. C'est là le sort de toute société nouvelle.

En Europe il y a dans chaque pays un monde à part, qui à lui seul, peut occuper et défrayer l'attention des salons et qui les fait.

Les loisirs de l'opulence, la vie élégante et artistique créent les événements, les nouveautés, ces mille riens qui fournissent matière à la causerie. Ce monde là vit de bruit, de plaisir, d'animation ; il aime le neuf, l'éclat, l'imprévu, les accidents et il en fait ne serait-ce que pour se désennuyer ; chez lui les types sociaux se multiplient, les originalités abondent. Il y a toujours quelques figures ou quelques faits en relief, qui attirent l'attention, fournissent un croquis, un portrait une scène. Les arts, la littérature, le salon, sont des champs vastes et fertiles d'observation pour le philosophe, le moraliste, le conteur. Plus la vie sociale est changeante, variée, accidentée, plus l'homme doit être, pour me servir des termes de Montaigne, *ondoyant et divers*, et la femme aussi, quoique Montaigne n'en ait rien dit ; alors la science profonde du cœur humain offre plus de régions à explorer. Là bas encore dans ces sociétés avancées en civilisation, toutes les classes se ressentent du contact et de l'influence de la classe privilégiée par la fortune, les lumières, le talent. Le pays lui-même s'il est avancé en science et en arts, s'il est couvert de glorieux souvenirs historiques, de monuments, de chefs-d'œuvre, vous inspire et vous fait poète et écrivain à votre insçu. Ces grandes choses, ces nobles goûts du beau, se répandent dans toutes les régions sociales. La pensée générale en garde toujours quelque chose. Le sentiment populaire s'épure, s'élève, grandit. L'Intelligence se développe, se communique, traverse les masses, les réchauffe, les vivifie. Plus il y a d'éducation, de lumières, plus il y a de chaleur, de vie, d'animation.

Il en sera ainsi plus tard pour les sociétés de l'Amérique, et notre cher Canada aura bien sa part dans le brillant avenir de civilisation qui leur est promis. Laissons le maître d'école en campagne, soutenons le dans sa sainte et rude mission, nous jeune hommes de la nouvelle génération ; que l'éducation populaire soit notre mot d'ordre, notre cri de ralliement et tout ira bien. Ne nous décourageons pas, parce que nous en sommes à nos premiers travaux dans le sillon ardu de la vie sociale. C'est le temps des manœuvres, a dit un écrivain du pays ; eh ! bien ! sans honte, mais avec cœur, soyons manœuvres. Le temps des peintres et des sculpteurs viendra ensuite.

Ne nous étonnons pas si notre société canadienne n'offre pas maintenant ces agréments, ces grandeurs, ces frivollés des civilisations avancées ; si la vie est froide, prosaïque à l'excès, monotone et routinière.

Quand tout le monde travaille, s'agite, circule dans le même cercle, sans bruit, sans faste, avec une parfaite précision de mouvements, il doit en être ainsi. Il n'y a pas de place pour la chronique, puisqu'il lui faut sans cesse du nouveau et que le plus souvent le neuf est aussi rare parmi nous, que l'argent chez les avocats sans causes, chez les médecins sans malades ou chez les